
Mutation des collectifs : le cachalot, en meute et en famille, de Jules Vernes à François Sarano

Denis Bertrand^{*1}

¹GASP8-GPS – Université Paris VIII Vincennes-Saint Denis – France

Résumé

” L’humain est un superprédateur, diurne et omnivore, qui vit dans des sociétés complexes ” écrit E. Pouydebat dans *L’intelligence animale* (Odile Jacob, 2017). Un des traits de cette complexité est, entre autres, la capacité métasémiotique de ce primate : il représente, décrit, raconte, analyse, formalise sa propre complexité ainsi que celle des collectifs d’autres espèces. On interrogera ce regard ” méta- ”, alternativement fictionnel et scientifique, caractérisé par une variabilité générique et axiologique considérable. On prendra appui pour cela sur deux saisies des collectifs de cachalots : celle de Jules Verne, dans *Vingt mille lieues sous les mers* (1869), qui les représente en meute dévoratrice (” Pas de pitié pour ces féroces cétacés. Ils ne sont que bouche et dents ”, p. 458) ; et celle de François Sarano qui, dans *Le retour de Moby Dick* (Actes Sud, 2017) en représente la société matriarcale harmonieuse, structurée autour d’un noyau familial protecteur et dotée d’un langage permettant de communiquer à longue distance.

Cette mutation discursive de la représentation des collectifs ouvre de multiples perspectives analytiques : celle du statut du langage avec l’incorporation de l’anthropomorphisme au cœur du sémantique, celle de l’illusion figurative qu’elle entraîne inévitablement, et celle de la mutation des collectifs en eux-mêmes. On conclura sur le concept de ” forme de vie ” et sur son émergence au sein de la sémiotique greimassienne : sa définition en effet, et sa promotion, se fondaient sur une mutation des collectifs humains, dans leur quête de nouvelles métaphores pour se sentir ” bien ensemble ”.

^{*}Intervenant